n'avais pas le courage de leur parler. Je disais : Pourquoi élever des enfants, et puis, quand ils sont grands, il faut les voir mourir. Il me semblait que je n'avais que celui-là d'enfant et que les autres ne m'étaient rien; je regrettais cet enfant autant qu'il le méritait, car c'était un second père chez nous. Je me disais : Je sentais cela, car je mettais toute ma consolation dans cet enfant Tous les paroissiens le regrettaient et me disaient : C'est dommage un enfant si doux et si beau! Bien des personnes m'avaient dit dès son enfance : C'est bien dommage que cet enfant n'appartienne pas à des personnes riches; ça ferait un beau personnage s'il avait l'esprit cultivé, car il annonce ce qu'il fera. Je ne lui ai vu jamais d'emportement, jamais il n'a juré une fois.

Il est bien vrai de dire qu'il ne faut pas s'enorgueillir de ce que l'on a de beau, car on a bientôt perdu ce que l'on aime. Pendant plus de six mois je ne pouvais pas prendre le manger; au bout de six mois je fis une petite maladie : je n'avais pas peur de mourir; je ne comptais pas du tout la vie; je n'avais pas le courage de sortir de notre maison. Le médecin vint, il me mit à la diète huit jours à ne boire que de l'eau de sureau. Au bout des huit jours je recommençai à prendre un peu de nourriture; le monsieur qui était notre armateur me fit passer deux bouteilles de vin que je buvais avec de l'eau et un peu de bouillon au poulet. Je me revins un peu; le curé de la paroisse vint me voir quelquefois pour me donner des consolations : c'était un bon pasteur, il était l'ami des pauvres et leur soutien; il me dit : Ma chère, il faut vous consoler, ces malheureuses femmes qui sont chargées d'enfants, qui ont perdu leur mari avec votre fils, sont plus malheureuses que vous. Je lui répondis : J'avoue que c'est bien malheureux d'avoir perdu son mari; mais vous savez que bien des femmes, un temps passé, aspirent quelquefois pour retrouver un homme; quand elles sont mariées, elles ont un homme, et moi, quand je parcourrais le monde entier, je ne retrouverai pas mon fils. Je sais bien qu'elles sont malheureuses d'avoir perdu leur homme, chacun prend sa peine telle qu'elle est. Depuis le départ de mon fils, je le pleure mort, et je l'attends tous les jours par terre ou par mer; quand on n'a pas vu mourir on ne peut se figurer qu'ils ne reviendront pas. Si je vois un navire en mer qui soit plus près que d'usage, je crois qu'il vient nous l'apporter; si je vois une personne dévaler la côte, je regarde si ce n'est pas lui, on est toujours inquiet, je n'ai jamais eu un moment de repos. Depuis mon mariage, que de tourments, et je n'étais pas encore quitte, car la seizième année je fus enceinte du treizième enfant. Si j'avais été malade à les porter longtemps dans mes couches, je n'aurais pas eu le temps de me rétablir qu'un autre serait venu.

CHAPITRE IX.

Mon mari de retour de Dieppe, je fus à l'arrivée du bateau comme d'usage, de peur que mon mari ne croie que je fusse malade en ne me voyant pas à virer. De retour à la maison, le cœur nous creva à tous deux ensemble en disant : « Que nous sommes malheureux! Nous commencions à en avoir un pour nous aider à élever les autres, le voilà perdu. Que la mer est affreuse! je ne crois pas qu'elle nous en prenne d'autres, je ne les mettrai pas en mer. Le troisième, qui n'avait pas du tout du goût pour la mer, dit : Je n'irai pas non plus, moi; je resterai à tisser jusqu'à ce que je sois grand. Le deuxième partit pour aller au Havre chercher une place de vapeur, il s'engagea pour mousse; au retour de la saison du hareng, le père fut s'y engager aussi : il remit le commandement du bateau. L'armateur lui dit : Je ne te tiens pas d'y aller, fais pour le bien. Aussitôt que le père y fut, le deuxième revint, il ne s'y plaisait pas; le troisième y fut à sa place, il nous envoyait quatre-vingts francs par mois. Nous avions toujours la mère et la sœur de mon mari à nourrir, et le pain était cher. Nous mangions pour soixante francs de pain par mois, et puis les entretenir d'habillement et les nettoyer. Nous étions bien bornés : il ne fallait pas aller trop vite. J'accouchai du treizième enfant, ça coûte toujours quelque chose; quoique nous ne fassions pas de baptême, ça paraît toujours dans les petites bourses. J'écrivis à mon mari que j'étais accouchée d'une fille; comme c'était la huitième, il répondit : Tu ne risques rien à présent, tu peux bien établir un couvent pour les mettre toutes, il nous en faudra bien comme ça pour faire fortune. Au retour de son voyage de Paris, il trouva une place au quatrième; il y fut aussi, mais il n'y resta pas longtemps; il se trouvait avec des matelots qui étaient beaucoup dépenseurs, nous fûmes obligés de le faire revenir à la maison, de peur qu'il ne prenne une mauvaise habitude. Le troisième avec son père savait un peu tisser; il faisait des commissions à l'un et à l'autre, toujours prêt à partir; il s'épargna de quoi s'avoir un habillement et une montre outre son mois; quand j'allais au Havre pour recevoir leur mois, il me donnait son argent à porter chez nous en me disant : Si vous en avez besoin, servez-vous-en, vous me le remettrez quand je serai de retour à la maison. Retournant à Paris de suite, comme c'était au moment que les Suisses passaient par bandes pour aller à l'étranger, en dévalant la riviere, une femme lavait son linge, elle ne réfléchit pas combien la vapeur va vite, il en fallait une seye pour puiser de l'eau; la seye pleine enleva la femme à la rivière; on crie : Sauve la vie! Mon mari, nerveux comme Hercule, se jette à l'eau bien vite, car la vapeur avait déjà fait de la route, se précipite bien vite, plonge dans l'eau, la rattrape par les cheveux, la ramène à la vie. Tous les passagers du bord le félicitèrent de son dévouement, lui donnèrent quelques petites pièces d'argent; les marins et le capitaine firent une petition au ministre pour lui, il reçut une médaille en argent dont il est le porteur et quatre-vingts francs. Il fut lui-même au ministère; ils lui demandèrent s'il était content comme ça, qu'ils lui donnaient pour lui et pour sa nombreuse famille. Il les remercia bien en leur disant bien des choses, en leur observant qu'il avait bien fait d'autres sauvetages que celui-là; qu'il n'avait pas été écouté, qu'il avait conduit bien des navires dans un port et dans l'autre, qu'il demandait une pratique devant notre rade; il s'est exposé bien des fois à perdre la vie pour sauver son semblable.

Il a une fois perdu son canot derrière un navire par le mauvais temps qu'il faisait; dans l'instant, il fut obligé de conduire le navire dans Saint-Valery, vu qu'il ne marchait pas; le capitaine, fatigué de la mer, lui dit : « C'est la terre qu'il faut, nous n'avons plus de vivres, nos marins n'en peuvent plus, il faut nous mettre dans le premier port que nous pourrons rentrer. » Et il les mit dans Saint-Valery. Il en a entré lui-même dans Fécamp et dans le Havre; les pilotes ne pouvant pas sortir par le mauvais temps, il les a tous bien conduits dans le port, et il était payé comme pratique et bien vu de tous les commissaires qui le voyaient paraître devant eux. Mon mari restait toujours dans la vapeur : nous ne fûmes pas toujours gagnant, car la saison du hareng à Dieppe fut bien peu avantageuse cette année-là. Nous avions toujours du pain, mais nous ne pouvions pas payer l'arriérage que nous avions. Je devins enceinte du quatorzième enfant, la famille croissait toujours, le mal venait toujours de mal en pire : c'était toujours de grands embarras pour moi de soigner tout ensemble le père et les enfants. Le père m'enlevait toujours les plus grands et me quittait tous les petits; je leur portais tous mes soins possibles, je n'aimais à les entendre pleurer le moins possible; c'était pour moi une grande fatigue, je ne savais quelquefois où j'allais. Notre boulanger et notre épicier demeuraient dans la même rue; il m'est arrivé bien des fois d'être à la porte de l'un pour aller chez l'autre; je relevais la tête, et puis je me disais : Tiens, ça n'est pas celui-là où je vais. Je regardais si personne ne s'en apercevait pas, et puis je reprenais ma route en riant dans moi.

Le plus souvent je courais au galop quand je montais en haut pour chercher quelque chose que j'avais besoin; quand j'étais montée, je ne savais plus ce que je venais de chercher; je revenais à mon ouvrage, et puis je m'apercevais de ce qu'il me fallait et je recourais de suite. Quand il faisait froid et qu'il fallait coucher tous les enfants l'un après l'autre, les réchauffer, les emmaillotter, je n'étais pas quitte d'un côté qu'il fallait recommencer par l'autre qui pleurait; je parvenais par aller me coucher avec le dernier dans mes bras jusqu'au lendemain. Je ne pouvais pas seulement prier le bon Dieu, je lui offrais mon cœur, et puis c'était tout ce que je pouvais lui dire. La nuit je me levais pour faire le tour à tous les lits, voir s'ils n'avaient pas froid, mettre du linge sec à ceux qui étaient mouillés, car je n'aurais pas été à mon aise si je les avais négligés de leurs besoins. Le matin, je me levais bien vite, voyant que plusieurs étaient éveillés; je m'habillais en marchant; la prière du matin était de dire en dévalant l'escalier : « Mon Dieu, je vous offre la journée que je vais faire aujourd'hui; faites que je ne fasse rien qui soit contraire à votre sainte volonté. » Et puis je me mettais à ma besogne.

Nous demeurions sur le passage de cette dame, belle-mère de l'ancien notaire; elle venait souvent me voir en passant, s'asseyait un moment pour contempler tous ces petits enfants, et me disait quelquefois : « Vous êtes encore bien heureux que le bon Dieu vous donne tous ces enfants sans infirmités; ils sont tous bien portants, c'est encore quelque chose de bien joyeux pour vous. » Elle m'apportait quelquefois du linge pour leur faire de petites chemises, et de ses restes de fricots; il fallait voir tous les enfants la chérir quand ils la voyaient. Je fis rencontre un jour du curé; comme il était bien parlant, nous causâmes un peu ensemble, il me dit : Mais, ma chère, je ne vous vois pas souvent au confessionnal. Je lui dis : Mon cher pasteur, croyez-vous pouvoir m'imposer une pénitence plus dure que celle que je fais journellement? On dit qu'il faut souffrir avec patience; eh bien! me voyez-vous me plaindre à quelqu'un? A me voir le cœur gai, on dirait qu'il ne me manque rien. Il me dit : C'est vrai que je ne vous vois jamais vous plaindre.

CHAPITRE X.

Mon mari, toujours encore dans la vapeur avec le troisième fils : ce fils était donc mousse, il faisait la cuisine chez la femme d'un mécanicien; elle eut connaissance que j'étais enceinte, elle lui dit un jour : « Ta mère est enceinte? » Il lui répondit : Je crois que oui. — Elle lui demanda qui serait marraine pour le nommer; il lui dit : « Je ne sais pas, on ne prie jamais chez nous d'avance, on dit que ce n'est pas de chance. » Elle lui dit : « Si ta mère veut, je serai la marraine. » — Vous lui demanderez quand elle viendra chercher notre mois. Quand je fus au Havre, mon fils me dit cela en arrivant, et je fus chez elle avec lui pour faire la cuisine; elle me demanda de suite

qui nommerait l'enfant que je portais; je lui dis, comme l'enfant lui avait dit, que l'on ne priait jamais personne d'avance. Elle me dit : Quel drôle de pays, on ne peut pas faire d'apprêts pour la toilette. — Et je lui dis : Chez nous on y va tout bonnement tel que l'on est. — Eh bien! si vous voulez, je le nommerai. — Je lui dis que c'était bien de l'honneur pour nous qui étions de pauvres gens; que je ne savais pas avec qui la mettre; que je ne trouverais pas quelqu'un convenable chez nous. Elle me dit : Priez le mécanicien du bord de votre mari, il ne vous refusera pas.

Prier un homme que je ne connaissais que pour l'avoir vu un peu à bord de mon mari, j'étais bien inquiète; comment m'y prendre pour déplacer un homme de six lieues? Je fus à bord, je me priai bien avant que de parler, et tout d'un coup je pris la hardiesse de lui demander; il me promit en me disant qu'il n'aimait pas bien cette fête-là; mais que, connaissant mon mari, il ne le refuserait pas. Je revins chez nous; en chemin faisant, je ruminais comment m'y prendre pour recevoir des gens de la ville chez nous; j'appréhendais presque autant le baptême que l'accouchement. Mon mari part pour faire un voyage à Paris; il n'y avait pas deux jours qu'il était parti du Havre que j'accouchai. Comme le parrain était embarqué avec lui, ce fut déjà un grand embarras pour moi : c'étaient des voyages de quinze jours ou trois semaines. J'écrivis au Havre à la marraine que j'étais accouchée d'un garçon, et qu'elle envoie la lettre à la suite de la vapeur pour le faire savoir à mon mari et au parrain. Quand ils reçurent la lettre, qu'ils lirent de suite, qu'elle leur apprenait que c'était un garçon, ils furent bient contents le père et le fils. Comme nous avions déjà eu huit filles, c'était une fête pour mon mari que d'avoir des garçons. La fête ne dura pas longtemps; comme c'était au moment du choléra, il mourait beaucoup de monde. Quand ils furent à Paris, c'était le plus fort du mal; mon mari fut pris de peur, il s'affectait beaucoup; ils ne se nourrissaient que de vin et de thé pour se soutenir; ils avaient bien hâte d'être revenus. Il m'écrivit qu'il avait reçu ma lettre, qu'il était bien content, mais que le mal était si grand qu'il avait bien peur de rester en route, lui et son fils. D'un autre côté, la servante du curé vint chez nous me dire qu'il fallait, pour attendre le parrain, faire ondoyer l'enfant et payer la dispense, qui me coûta sept francs, et que j'empruntai en disant : Je vous payerai avec le mois de mon mari quand il sera de retour.

Le samedi de Pâques, mon mari arriva avec son fils, bien embarrassé, croyant avoir le choléra; il me dit : Je ne croyais pas vous revoir. Je le remis du mieux que je pus en lui disant : Ce n'est pas la peur qui te tient; à présent que tu es chez nous, ça va mieux faire. Quand il fut question du parrain et de la marraine, il me dit : Ils viendront dimanche. Et avec quoi vas-tu faire le baptême? nous n'apportons pas d'argent; nous avons dépensé tout pour nous soigner en route, sans cela nous serions morts. Il fallait voir l'embarras! Notre pain pas payé, comment en retourner chercher? quand dirai-je que je le payerai à présent? Je réfléchis un peu, et je vais trouver le boulanger; je lui dis l'affaire, et il me donna quelques pains. Mon mari retourna bien vite dans sa petite barque avec trois de ses garçons. Nous avions bien du mal à nous fournir de filets, car, quand on n'a pas d'argent, on ne se fournit pas si vite le besoin. Le samedi, le parrain et la marraine arrivèrent en char-à-banc; on aurait dit qu'ils venaient chez des millionnaires. On mène le cheval à l'auberge, et puis on les amène chez nous; je les appréhendais et admirais tout ensemble. J'aurais voulu que tout fût fait dès le soir. L'on fit cuire un peu de poisson pour leur souper, et puis on conduisit la marraine coucher chez une voisine dont le mari était à bord de la vapeur aussi. Le parrain dépose sur la table un morceau de sucre; il ne dit pas pour qui; je n'osais y toucher. Le lendemain, il fallut faire le café; je n'en avais jamais fait; je demandai à une voisine qui vint me le faire. Le moment d'aller à l'église arriva; je fus porter l'enfant; comme il avait dix huit jours, je relevai aussi le même jour, et puis on vint à la maison pour dîner, ce que j'appréhendais beaucoup. Je puisais tous les sous des poches de nos enfants pour pouvoir fournir tout ce qu'il fallait au dîner. J'avais bien peur qu'ils ne s'aperçoivent de mon embarras. Le dîner passé, je croyais qu'ils allaient repartir de suite. Hélas! ils sont restés quatre jours! Il fallait voir mon embarras : il fallait emprunter tous les jours, de peur de leur manquer de quelque chose. Si ç'avait duré, je serais tombée malade. Quand on est pauvre, il ne faut pas sortir de son pays pour avoir des parrains et des marraines; que l'on prie de pauvres gens comme soi, on n'est pas si embarrassé; on sert un repas à l'usage, pois ou grosse viande; ça semble bien bon quand on est accoutumé à ne manger que du pain et des pommes de terre. Le parrain étant resté au Havre et la marraine aussi, je fus les voir avec le filleul quand il marcha seul. Quand je fus arrivée chez la marraine, elle fut dire au parrain que j'étais venue avec le filleul. C'était à qui ne me donnerait pas à dîner; il était grand temps que la voiture parte pour revenir chez nous; je crois qu'ils étaient encore plus embarrassés que moi de me nourrir un repas moi et l'enfant. Je disais dans moi-même : Ce n'était pas la peine de me donner tant d'embarras; eux qui en ont ils me sont ingrats, et moi qui aurais voulu en avoir à leur donner. Le parrain avait dit au baptême qu'il l'habillerait en garde national quand il serait en culotte; je ne l'ai jamais revu ni entendu parler.

CHAPITRE XI.

Mon mari alla toujours jusqu'alors dans sa petite barque; un jour il avait beaucoup de poisson, et ne voyant pas de mareyeurs, il dit au troisième, qui n'avait pas du tout de goût pour la mer : Tu vas aller porter notre poisson à Yport avec ces deux marins dans leur canot; pendant ce temps-là nous allons pêcher des chatrous pour remettre des cordes à la mer ce soir. L'enfant, si obligeant, y fut pour ne pas désobéir à son père; étant à Yport le poisson se vendit bien; les deux marins qui étaient avec lui aimaient beaucoup à boire et se mirent en riblotte. Le vent venait de plus fort en plus fort, l'enfant ne savait que faire, s'il devait revenir par terre ou par mer, en disant : Si je reviens par terre, mes frères vont me railler et me dire : Mauvais matelot, tu as eu peur d'aller avec deux ivrognes; peut-être que j'aurais une mauvaise marée. Si l'argent n'eût pas été dans le canot, il fût revenu à pied. Quand il fut en mer, le vent forcissait toujours; quand il fut en travers de notre pays, il reçut une lame de mer qui emplit presque le canot; les deux hommes ivres étaient couchés dans l'eau au fond du canot; ce pauvre enfant ne savait de quel côté courir, il se disait : Si la deuxième lame vient, nous sommes par le fond. Il n'avait pas de gamelle pour jeter l'eau, il se servait d'un vieux panier qui se trouvait dans le canot; quand le panier arrivait sur le bord du canot il était presque vide. Il largue l'écoute du borset pour venir debout à la lame, le tape-cul le remet en travers, il s'élance pour passer derrière les mauvais marins qui, ne sachant ce qui arrivait, lui disaient : Si tu touches à quelque chose, nous t'allons trancher à coups de couteau. Il craignait qu'ils ne le fassent tomber dans l'eau avec eux; quand il vit cela, il se déshabilla nu prêt à se jeter à la nage; si le canot fonçait, il se serait mis sur un morceau de bois, et puis à la grâce; il savait très-bien nager; mais, comme la marée était forte, il n'aurait pas pu douter que je regardais la mer. Je vois cet enfant dans sa malheureuse position; la mer était bien rude; je disais à des marins qui étaient là : Mais dites-moi un peu comment font-ils donc? leur borset est en bannière; mais courez lancer un canot pour les secourir bien vite. Mon frère qui était là me dit : Il n'y a pas de danger. Effectivement, ils pouvaient se sauver s'ils avaient eu de bons marins; mais la Providence tombe toujours sur ceux qui s'y réclament. Il parvint à venir à terre, j'étais au bord de la mer à le regarder arriver; quand il fut à terre il sauta bien vite du canot et vint se jeter à mon cou, tout nu. Ma pauvre mère, je ne croyais pas vous revoir, — et moi je ne le croyais pas si exposé qu'il était, car j'aurais forcé les marins d'aller le secourir. Il me fit donc le récit de ce que je viens de vous dire, il me dit : Je croyais bien mourir comme mon pauvre frère, mais aussi je n'y retournerai pas; je vais travailler de mon mieux jusqu'à vingt ans, et puis mon oncle m'apprendra son métier de bourrelier; il n'a pas de garçon, il veut bien me l'apprendre pour deux ans de mon temps, il m'épargnera les cent cinquante francs qu'il faut encore que d'autres donnent avec. Son père lui dit : Je veux bien, car je voudrais n'en avoir aucun de matelot, il y aurait bien assez de moi à être malheureux.

CHAPITRE XII.

Le deuxième fils avait toujours envie d'avoir un bateau en commandement; le père dit : Si je trouve quelqu'un qui veuille faire part avec moi, je t'en ferai faire un. Mon frère, qui avait un capestran, dit : Nous en ferons un ensemble, cherche qui nous avancera de l'argent : c'est un marché de trois mille francs; il faut toujours que nous en payions un peu comptant. Nous le demandâmes à plusieurs; il se trouva un vieux cultivateur, homme d'affaires de M. Gerville, qui nous offrit mille francs et en avoir le sou pour, comme font les autres chez nous. Mon mari me dit : Vois cet homme, il nous offre mille francs si tu veux prendre compte des marées toute la semaine, recevoir l'argent des mareyeurs; il viendra tous les samedis régler avec toi. Je lui dis : C'est bien de l'embarras pour moi avec tous mes enfants; mais c'est égal, il ne tiendra pas à moi. Nous commandâmes un bateau au charpentier pour la saison du hareng; nous partageâmes les mille francs au cordier, au maréchal et au charpentier. Nos marins gagnèrent deux cents francs au lot à la saison de Dieppe; comme nos bateaux levaient deux lots, ce furent quatre cents francs que nous donnâmes aux créanciers et au bon cultivateur qui prenait un lot en acquit. Quand la saison était finie, nous lui portions son lot; il nous faisait faire bonne chère, un repas de Lisieux; c'était une fête pour nous deux fois par an. La fête ne dura pas longtemps pour moi : comme il y avait trois ans que nous n'avions eu d'enfants, je croyais ne plus en avoir; je devins enceinte du quinzième, dont j'accouchai le 15 juin, dans le milieu de la saison du maquereau, ce qui nous fit grand tort, car jusqu'alors je n'avais pas eu de couche bien dure; mais, cette fois-là, il m'en souvient, on m'accoucha de force.

Je fus deux jours bien malade, on m'entendait crier de loin; tous nos enfants tournaient autour de la maison, espérant toujours que cela finirait pour venir à la maison tous bien tristes. J'accouchai à deux heures après minuit; on appelait les marins pour partir pour aller au maquereau. Avant de partir pour embarquer, ils vinrent tous trois

me voir à mon lit en me disant : Nous voulons voir notre matelot avant que de partir pour la mer. Quand je vis mes enfants si sensibles pour moi, je pleurai de joie. Le père resta à la maison ce jour-là pour faire la déclaration de l'enfant et pour chercher un parrain et une marraine, quoiqu'il fût bien fatigué. Quand il fit jour, il vint auprès de mon lit et me dit : Je vais aller chez le curé lui dire que nous avons un enfant de né. Je lui dis : Tu vas chez le curé lui dire que tu as un enfant; eh bien! demande-lui s'il veut en être le parrain. Il me dit : A quoi penses-tu? Un homme aussi riche que lui être parrain chez des pauvres gens comme nous! — Eh bien! pauvreté n'est pas honte; nous sommes pauvres sans tache. Il me dit : Je lui demanderai bien s'il ne veut pas de bon cœur, rien de force.

Quand la marée était finie, bien fatiguée, il fallait s'en retourner les bras chargés d'enfants.

Nous le connaissions un peu; nous lui fournissions du poisson et de la rocaille quand il lui en fallait. Il lui demanda; ce brave homme lui dit : Ça ne me convient pas bien, mais je ne vous refuserai pas; donnez-moi une marraine bien vieille, c'est mon désir.

Il revint chez nous me dire comment cela s'était passé. Il me dit : Une marraine à présent? Je lui dis : Cette bonne dame, la belle-mère de l'ancien notaire qui est âgée de soixante-dix-neuf ans, qui nous est si bonne, demande-lui si elle voudrait bien nous rendre ce service.

Il fut la voir en tremblant, car l'homme n'est pas bien hardi; il lui dit son affaire. Elle lui dit : J'ai refusé plusieurs fois; j'ai payé des personnes pour le faire à ma place. Mais je ne vous refuserai pas; comptez sur moi.

Il revint bien content d'être débarrassé de cet embarras, comme c'est l'usage chez nous que toutes les femmes demandent qui est-ce qui nomme chez un tel; on demandait comme de coutume qui est-ce? La garde leur disait : C'est M. le curé. Enfin, dites-nous qui. — Je vous le dis, vous ne voulez pas le croire. Souvent, quand on ne veut pas dire chez qui l'on va, on dit : Chez M. le curé ou c'est M. le curé. Ils croyaient que c'était pour ne pas vouloir leur dire; beaucoup n'ont pas voulu le croire qu'ils ne l'aient vu avec la marraine.

Le baptême se fit le même jour de la naissance; ils se disaient en marchant : Nous nommons précisément un quinzième au 15. Les femmes avec leurs enfants leur demandaient des dragées; le parrain leur disait : Vous vous trouverez demain à la classe, j'irai en porter. Par derrière était la domestique du curé et la bonne de la marraine qui en donnaient à volonté. Ils revinrent à la maison vers le soir; on fit le repas du baptême; nos enfants étaient de retour de la mer, se mirent tous à table pour accompagner le parrain et la marraine, et les parents.

La fête se passa très-bien; toutes les curieuses étaient bien dans l'embarras comment nous allions nous y prendre pour recevoir des gens comme ça chez nous. Si elle en a encore, qui priera-t-elle? Ce sera donc Louis-Philippe? Comme vous savez que l'on a toujours des jaloux contre soi, nous n'avions cependant pas un sort heureux; mais comme nos enfants n'ont jamais été mendier de pain à leur porte, ils s'inquiétaient toujours comment nous pouvions faire ça. Mais elle ne se plaint pas; elle fait tout ce qu'il veut bien, au contraire. Nous avons bien du mal, nous faisons ce que nous pouvons; des gens qui élèvent une grande famille, sans bien ni revenu, n'ont jamais que bien du mal à espérer.

Cette fois-là, je restai trois semaines dans mon lit sans pouvoir mettre le pied à terre; je m'étais trouvée blessée d'efforts au moment de remettre des filets à bord de la petite barque; ils n'étaient pas réparés, mon mari qui allait toujours en mer ne pouvait pas les travailler; il commençait à voir un peu ce que je lui valais. Il vint auprès de mon lit bien embarrassé, il me dit : Mon Dieu! je n'ai pas de filets de prêts, voilà demain le moment de la montée. Je lui dis : Prends courage, je vais mieux, je tâcherai de me lever demain. En effet, je me levai, je me mis à travailler un peu et puis je me reposais un moment; je parvins à lui en donner la moitié, et le lendemain le reste, comme il les portait en deux fois et les retirait en deux fois, une pêche qui se fait tous les matins pour pêcher la raie et les turbots, et notre deuxième fils conduisait donc notre bateau qui fait la pêche du maquereau; il fallait aller virer l'un et l'autre pour les retirer de l'eau tout incommodée que j'étais. Je m'en suis sentie six mois, je disais : Est-il possible d'avoir eu un quinzième pour m'incommoder, sans cela je ne m'apercevrais pas du tout d'en avoir eu quatorze!

CHAPITRE XIII.

Au bout de deux ans que nous avions le bateau, il se trouva un ancien marin qui avait une barque de pêche à raie et à turbot; ne s'accordant pas bien avec ses enfants, il nous dit : Tiens, si tu veux, je te vendrai ma barque et le capestran. Nous lui demandâmes deux jours pour lui rendre raison, il nous demandait sept cents francs. Je courus trouver le vieux cultivateur et lui demandai s'il voulait encore nous

Ce fils était si joyeux qu'au retour de la messe il va se jeter au cou du prêtre pour le remercier. Je pleurai de joie.

avancer sept cents francs pour faire cet achat. Il me répond : Achetez, je vous donnerai ce qu'il vous faut. Je vais trouver le bon marin, je lui dis : Je viens pour clore le marché, que nous closîmes de suite. Un moment après, quand les autres le surent, on nous offrait deux cents francs de profit, si nous avions voulu le donner. Comme ça nous en faisait trois grands et petits, nous étions bien aises d'avoir un capestran en cas de besoin. Effectivement, l'année suivante, nous ne nous arrangions pas très-bien avec la femme de mon frère; nous avons été obligés de vendre le bateau ne pouvant plus céder davantage.

Je fus retrouver le bon cultivateur, je lui dis l'affaire, il me dit : Je n'en suis pas surpris. Je lui demandai s'il voulait avoir affaire à nous il me dit : Achetez en votre nom le tout. Nous avons pris le mar-

ché par estimation faite par d'autres marins : nous voilà propriétaires des trois bateaux à nous seuls, nos enfants se disaient entre eux : Nos parents achètent toujours, mais à la fin de cela, comment fournir assez de filets pour l'un et assez de gréement pour l'autre, j'ai bien hâte de voir comment ça ira pour la saison.

Au moment de l'armement, tout ce qui était nécessaire se trouva fourni; nos enfants nous dirent : Nous avions bien peur que quelque chose ne manquât; — pour ne pas faire une paix honteuse, les marins en disaient autant que nous, et beaucoup n'auraient pas été fâchés; ils s'inquiétaient beaucoup comment vous vous y prenez pour faire tout cela; et je leur dis : Certainement, je ne vais pas leur dire mon affaire par le menu; mes fils, c'est pour vous que je fais cela, pour vous en donner chacun un à commander; tâchez de rester avec nous quelques années pour nous aider à payer un peu de nos dettes. Ils le promirent, mais je crois du bout des dents.

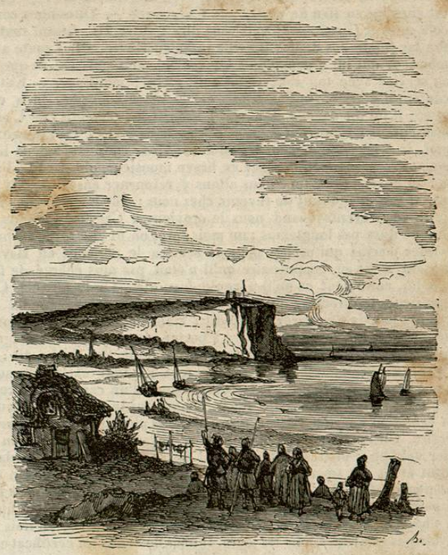
L'année suivante on me demanda le plus âgé pour le service; je fus au bureau avec lui faire mes réclamations; je l'obtins pour manque de dents; il en avait beaucoup de moins.

Mon fils était l'aîné de douze dans l'instant, le douzième avait trois mois au moment de son départ.

Au bout de quatre mois on l'appelle derechef; il était parti à Dives avec son père chercher une batte de pommes; je fus au bureau à sa place; je trouve M. le commissaire et je lui dis : Vous demandez notre fils, vous savez que vous l'avez renvoyé il y a quatre mois pour manque de dents. Il me dit bien des choses; je lui en dis aussi; nous nous quittâmes en disant que quand il serait de retour il se rendrait au bureau. Etant de retour, il y fut et il se dégagea l'année suivante. Il avait une particulière qu'il fréquentait depuis plusieurs années; il me prit à l'écart; il me dit : Ma mère, c'est pas ça, il faut me marier; ma prétendue est enceinte. Je lui dis : Malheureux enfant! tu n'as pas encore vingt-deux ans; est-ce comme ça que tu vas nous aider à payer nos dettes?

Nous l'avons marié, nous lui avons donné tout ce qui s'ensuit du ménage à usage d'homme, en disant que nous sommes malheureux, mais enfin il en a gagné comme un père, il ne faut pas qu'il soit tout à fait victime si nous sommes malheureux, nous lui en avons la valeur de six cents francs en filets et autres; il commandait toujours le plus grand bateau. Les années étaient à peu près bonnes pour la pêche; nous nous retirions à peu près du plus grand embarras.

Il vint que l'hiver suivant il fit un grand hiver; la terre fut couverte de neige longtemps. Comme mon mari avait l'usage de faire la pêche, il faisait aussi celle des cornailles à terre; en allant porter du fumier à sa fourme, il glissa et se cassa la jambe. Ce fut pour moi un double embarras : le long des nuits aussi froides, debout, à arroser cette malheureuse jambe, les frais du médecin, et souvent, comme un malheur ne vient pas sans l'autre, mon fils, qui commandait notre bateau, arrive à la maison. Je crus qu'il venait voir son père; je le vois paraître avec un air triste; je lui demande : Qu'as tu donc? tu me parais inquiet. Il me dit : M. le commissaire me rappelle, sans doute qu'il faudra cette fois-ci que je parte. Ah! que c'est malheureux pour nous tous;



Quand je fus sur la côte, je vois une quantité de bateaux qui espéraient de l'eau pour rentrer. Je disais : Il faut espérer qu'ils sont du nombre.

tous nos bateaux vont rester sans navigateur! Ton père dans le lit, toi parti, il faut donc que nous en voyions de bien des sortes!

Il fut au bureau réclamer sur le malheur de son père; rien ne put

Il y avait dans notre endroit un Parisien qui séjourna plusieurs mois, et se disait fils de baron.

les gagner. Il revint près de son père et lui dit : Il faut que je vous quitte et ma femme et mon enfant. Il dit adieu à son père en pleurant son sort de le voir dans son lit : je plains plus votre sort que le

mien; mais il faut espérer que dans trois ans le bon Dieu nous réunira, et puis il partit.

Le soir on vient frapper à notre porte : c'était son beau-frère qui demeurait au Havre, qui était venu avec lui. Il nous dit : — Votre fils est chez lui au lieu de passer par Cherbourg. — Dites-nous comment cela se peut faire? — Je vais vous dire : votre fils, faisant route avec son sac sur le dos depuis Bleville jusqu'au Havre, a fait route avec un monsieur qui lui a demandé : Où vas-tu, mon ami? Est-ce que tu vas au service avec ton sac? Il lui a dit : Oui, monsieur. — Es-tu bien content d'y aller? — Pas trop, car je laisse mon père bien embarrassé; il lui dit comme il l'avait laissé; il lui répondit : — C'est bien malheureux! Comment, tu n'as pas pu te dégager? Tu vas venir chez moi; je demeure telle rue, tel numéro; viens chez moi à deux heures, nous verrons. Il a été trouver ce brave monsieur, qui lui dit : J'ai déjà été au bureau pour toi, nous allons y retourner ensemble. Ils furent au bureau et il obtint de revenir chez nous : c'était comme un miracle de le voir revenir quand nous le croyions à Cherbourg. Mais notre joie ne dura pas longtemps : un mois après on fit une levée au bureau; un des marins qui partait pour le service le dénonça au Havre; en passant il dit au commissaire qu'il n'était pas plus chargé de famille que lui, enfin tout ce qu'il a voulu bien dire. On le rappela. Ce bon monsieur, le directeur de l'hospice fit tous ses efforts pour lui, il n'y eut pas lieu de s'en parer. Il lui dit : Mon ami, il faut partir, vous êtes dénoncé. Il lui donna une lettre à porter à un capitaine de frégate qui était un de ses amis, pour lui donner une protection, et lui dit : Je ne puis rien faire pour toi à présent, il faut que tout marin fasse son service. Etant à Cherbourg, il fit connaissance d'un capitaine de corvette qui était marié à la cousine de sa femme qui le protégeait beaucoup. Il venait au quartier le voir, notre fils allait chez lui; il lui apprenait à écrire. Un jour, ce brave cousin ne le voyant pas venir, fut au quartier voir où il était. On lui dit qu'il était à l'hôpital, bien malade. Il y fut et dit à la sœur qui le conduisit à son lit : Ayez bien soin de cet homme-là. En effet, elle fit tout son possible pour le ramener à la vie; à peine reconnut-il le bon cousin. On nous écrivit que notre fils était à l'hôpital, mais qu'il allait mieux. Je m'impatientais, j'aurais voulu avoir des nouvelles tous les jours. Il nous demanda un certificat comme quoi son père était dans l'impossibilité de conduire son bateau; nous lui fîmes parvenir, et il obtint un congé de convalescence. Sitôt qu'il put marcher, il vint se rétablir au pays. Le père n'était pas encore rétabli de sa jambe, il marcha six mois avec des béquilles; les autres bateaux étaient armés pour la pêche du maquereau. Pendant qu'il se rétablissait, nous trouvâmes un homme par charité, qui commandait notre bateau pour un moment. Le père allait à la pêche dans sa petite barque; pour remonter le galet, il marchait sur les genoux et reprenait ses béquilles quand il était à terre. Il fallait avoir autant besoin de gagner pour qu'il aille à la mer dans sa position. Le fils se sentant à peu près de force, se mit à conduire notre bateau; plus il allait en mer, plus la force lui revenait. Etant bien aise de lui voir reprendre sa mine et sa force, je le visitais tous les jours en arrivant.

Un jour, le père avait pris le commandement du deuxième bateau; ils étaient tous deux dans chacun le leur; il survint un orage très-fort sur mer, et comme j'ai toujours eu bien peur de l'orage, lorsque j'en vois apparence, je vais toujours chercher mes enfants et je les conduis chez nous. Voyant cet orage aussi fort, je vais chercher jusqu'à ceux de l'école; je courais dans les rues en demandant si on ne les avait pas vus; je trouvai ceux de terre, mais ceux qui étaient en mer je ne pouvais pas en disposer. Je me lamentais, mon Dieu! Nos pauvres marins! l'orage était sur eux; au bout de quelques heures, on vit deux bateaux en escorter un autre; tout le monde regardait ce que cela voulait dire, ces trois bateaux ensemble. Hélas! c'était ce pauvre père qui traînait son propre fils : le tonnerre était tombé à bord du bateau, avait coupé les cordages et tué notre pauvre fils. Ce pauvre père, qui avait le quatrième fils avec lui, lui disait en pleurant : Nous allons porter le mort à ta pauvre mère, qui a tant fait de route pour le débarrasser du service; si par bonheur nous l'avions quitté, il n'en serait pas ainsi.

Avant d'arriver à bord, j'entends des cris de douleur; je demandai ce qu'il y avait, on ne me répond pas : tout le monde se met à pleurer; je dis : Ah! c'est à moi le malheur! je devinai le reste. Douée du vrai sentiment maternel, pensez quelle fut ma douleur, car j'aime les enfants autant qu'une mère doit les aimer. Le troisième fils était en campagne, en journée avec son oncle; on fut lui apprendre ce malheur : il vint mêler ses larmes avec les nôtres. Il me disait : Ma pauvre mère, que vous êtes malheureuse! il faut que vous en voyiez de toutes les manières. On dit que Dieu afflige ceux qu'il aime : il vous aime beaucoup, car il vous afflige souvent. Que la mer est affreuse à notre égard! — Oui, c'est heureux pour toi de t'en être retiré. Le médecin arriva pour nous soigner tous, je lui dis : Vous ne m'aurez pas une goutte de sang. Il me dit en s'asseyant à côté de moi : Je le pense de même; mais vous en avez encore d'autres qui ont besoin de vous. Dans ce moment, le prêtre arrive pour m'en dire autant, je lui dis : Monsieur, vous connaissiez mes enfants, je perds les meilleurs enfants du monde; de toute leur vie, ils ne m'ont jamais désobéi, jamais un mot de mauvaise humeur à mon égard. Ce fils qui commandait notre bateau, ce malheureux bateau est son tombeau, je ne pourrai jamais le revoir. Ce fils qui était tous les huit jours à la caudraie au haut de notre table avec ses marins, à présent je ne pourrai en voir un autre à sa place.

CHAPITRE XIV.

Quand le troisième fils eut fait ses deux ans d'apprentissage il se trouva à deux lieues de chez nous un bourrelier qui vendait son fonds de bout que, ce fils, qui n'avait rien gagné depuis deux ans, n'avait pas d'argent pour l'acheter. C'était bien la place qu'il lui fallait pour ne pas être éloigné de nous; il trouva un voisin près de nous qui lui prêta ce qu'il lui fallait pour faire cet achat. La place lui devint avantageuse; la commune est grande; comme il avait une bonne conduite et la confiance des cultivateurs, il se mit chantre à l'église, ami du curé, il demeurait seul sans servante. J'allais souvent lui rendre visite, faire un peu son ménage. Comme il y avait près de quatre ans que nous avions eu le quinzième, le seize mars suivant j'accouchai du seizième, qui était une fille; comme nous avions les deux derniers deux garçons, les grandes filles étaient encore bien contentes, elles lui ont donné le nom de Marie, et tout le monde de l'endroit l'appelle Marie. Elle est d'une bonne humeur, elle m'entoure de ses caresses chaque jour. Au bout de deux ans, le fils se voyant seul, ses sœurs n'aimaient pas la campagne, ne voulaient pas aller avec lui pour lui tenir sa porte ouverte; comme on est marchand, il faut du monde à la maison, il prit le parti de se marier, et épousa la fille d'un riche cultivateur, qui lui apporta la valeur de dix-huit mille francs : avec son état il fut assez heureux. Il ne nous restait qu'un fils de grand chez nous qui fréquentait déjà une particulière, je lui dis : Malheureux, tu as déjà une particulière, tu sais que tu as trois ans de service à faire avant de te marier, si le malheur arrive avant, je t'assure que nous ne te marierons pas, nous n'avons que toi pour nous aider à nos bateaux, tu sais que tu dois nous être nécessaire. L'hiver suivant, on l'appela pour le service, il alla au bureau trouver monsieur le commissaire. Il lui dit : Monsieur, ayez pitié de mon père, il n'a que moi, vous savez que mon frère n'est plus, il lui répond : En effet, ton frère est censé faire son service, comme je n'en prends pas deux de la même maison, va aider ton père. Il nous est resté un an. L'hiver suivant, on l'appela derechef, il fut pris, il arrive à la maison bien triste, il me dit : Ma mère, ce n'est pas ça, ma particulière est enceinte, il faut nous marier. Je lui dis : Voilà qui est plaisant! tu sais ce que nous t'avons prédit, ça va t'arriver, nous ne pouvons pas te marier, il faut faire ton sac, tu te marieras quand tu seras de retour du service.

Il ne voulait pas entendre cela, il employa jusqu'au curé de la paroisse, qui vint nous dire : Il faut les marier, je les marierai pour rien, nous ferons venir deux bans de Rouen, je prends tout sur mon compte. Nous ne pûmes nous y opposer, la saison du hareng n'avait pas été très-bonne, je ne pouvais pas lui faire son sac. Comme c'est d'usage quand on doit de ne pas garder d'argent chez soi, sitôt compté, sitôt parti aux créanciers, je n'avais pas un sou; je recommençai à retourner à crédit, j'achetai pour quarante francs de bas de laine, chemises et autres habillements; et puis ce bon monsieur, ancien notaire, me prêta cinquante francs, que je lui donnai pour emporter avec lui en cas de besoin. On le maria à cinq heures du matin, et à sept heures il partait. Sa femme resta chez son père avec son enfant. Nous voilà à présent restés avec nos filles, petite ressource; il faut voir l'embarras : si elles gagnent cinq sous, elles vous en demandent dix. L'une veut un morceau, l'autre en veut un autre; quand l'on est fille, on voudrait bien ce que l'on voit aux autres. Le dimanche est bien à appréhender pour moi. Une il lui faut un bonnet blanc, l'autre un mouchoir, les autres autre chose. Quand elles reviennent de la paroisse, elles voient tout ce que les autres étrennent : celle-là étrenne ça, nous n'en avons pas, nous autres. Je leur dis : Vous savez bien qu'il y a bien des pauvres, eh bien! nous sommes du nombre; nous sommes bien malheureux, nous tissons toute la semaine, et nous ne pouvons pas avoir un morceau; enfin, on vous a élevées, il faut aider à élever les autres. Ce n'était pas assez de nos enfants à élever, nous avions la mère et la sœur de mon mari qui devenaient toujours de pire en pire; la mère, qui avait tombé, avait gagné une infirmité, qui restait au lit, sale qu'il était, nous fournissions linge et nourriture, faisant mauvais usage de nourriture; nous fûmes obligés de leur donner leur pain journellement. La première fois que l'on porta ce pain, ce pain de trois livres porté par un de nos enfants, la fille, qui avait toute sa vie été bien difficile, le prend de la main de l'enfant, vient chez nous courroucée au dernier degré, me le jette sur le dos d'une force que je croyais qu'elle allait briser le ménage, s'en fut chez elle en grondant tout le long de la route, à faire sortir tous les habitants le long du chemin. Tout le monde, qui connaissait leur manière, nous plaignait beaucoup en nous disant : Je ne lui en donnerais pas, moi. Je n'osais lui en reporter, crainte de sa fureur; elle vint le chercher le soir, on lui donna sans parler du passé. Chaque jour nous portions le pain et autres choses.

Deux ans se passent ainsi; mon mari, toujours chagrin de voir sa mère si mal soignée, me dit un jour : Je passe une triste vie de voir ma mère dans l'état où elle est; ma sœur ne la soigne pas, quoique tous

les jours je l'aidais à la nettoyer. Eh bien, veux-tu la prendre chez nous, tu la verras soigner. Suis mon penchant, nous enverrons notre fille aînée chercher une brouette pour l'enlever. Nous dîmes à la fille : Nous venons chercher notre mère, elle va rentrer chez nous. Elle nous dit d'un ton brutal : Prends-la. Pendant que nous cherchions une brouette, la fille consulta quelqu'un, qui lui dit : Tu abandonnes ta mère; pendant que tu es là avec, ton frère te nourrit, et quand elle sera partie tu n'auras plus de pain. La fille revient en furie, nous avions sorti la mère dehors sur une chaise, prend sa mère de son bras, l'enlève dans sa maison en disant ferme la porte, mets un verrou, de sorte que nous ne pouvions pas entrer. Je dis à mon mari : Résiste; il faut lui faire ouvrir, puisque nous sommes décidés à la prendre; frappe plusieurs coups. Elle ouvre la porte, demande pardon à son frère, que de toute sa vie elle ne lui avait demandé, en lui disant : Laisse-moi ma mère, je te promets de la mieux soigner à l'avenir. Il en eut pitié, il lui laissa.

C'était le mercredi. Le samedi suivant, viennent les inondations. Mon mari avait toujours usage, toutes les fois que l'eau coulait dans les rues, d'aller voir si l'eau n'entrait pas dans la petite cour de sa mère; comme l'eau n'avait pas tombé sur notre endroit, l'on ne savait pas qu'il en avait tombé dans les environs. Au moment que nous vîmes cette malheureuse inondation, mon mari court chez sa mère, trouve l'eau au-dessus des croisées. Comme il demeurait au fond de la cour, il monte sur le fossé, crie : Ma mère, êtes-vous là? Personne ne répond. Ne pouvant avancer plus loin à cause des débris qui arrivaient dans la cour, les épines, les ronces, l'eau qui arrivait par torrent, il ne pouvait avoir la certitude si sa mère était sauvée ou non, ne pouvant parler à aucun voisin; tous étaient sauvés. Il revient chez nous bien triste, rencontre quelqu'un qui lui dit qu'il avait entendu crier : Sauve qui peut.

Cette malheureuse mère et la fille étaient noyées couchées dans leur lit; les cris que l'on avait entendus étaient ceux d'une de leurs voisines qui était montée au grenier, et que sa fille était noyée aussi. L'eau montant jusqu'au grenier est restée deux jours presque jusqu'au haut des fenêtres. On a été obligé de prendre une petite barque pour aller les chercher par le toit des maisons, on les transportait au pied de la côte pour faire l'inhumation, vu que presque toutes les maisons étaient pleines d'eau. Ces malheureuses, que nous avions, sans reproche, nourries depuis longtemps, étaient logées dans une petite maison à elles, à côté de celle du frère, et ensuite une à nous que nous avions fait réparer à nos frais, et payé leurs dettes en disant : Un jour à venir, quand Dieu disposera d'elles, nous jouirons de cinquante francs de rente; ça nous dédommagera un peu de ce que ça nous a coûté. Eh bien! elles ont passé en non-valeur, brisées, dévastées; nous avons tout perdu ensemble. Il se trouva au même moment que notre plus grand bateau était usé; il fallait recommencer. Un autre embarras, nous étions aussi riches à la fin du bateau comme au commencement; nous trouvâmes le charpentier et nous lui dîmes : Il nous faut un bateau, comment allons-nous faire? Il nous dit : Comme à l'usage, un peu comptant et le reste quand tu pourras. Nous avons eu recours à ce bon monsieur ancien notaire; je lui dis : Monsieur, vous nous avez prêté, nous vous avons rendu; nous avons besoin de votre secours. Il nous en prêta un peu, et on nous fit un bateau; nous avions toujours espoir que les saisons viendraient meilleures, et elles vinrent toujours de mal en pire.

CHAPITRE XV.

Notre bateau était presque fini, il y avait dans notre endroit un Parisien qui séjourna plusieurs mois et se disait fils de baron. Il disait : Je vis encore sous la garde de mon tuteur, dans quelques mois je vais prendre possession de mes biens, je possède un grand revenu; — enfin bien des choses qu'il voulut bien dire. Il eut connaissance qu'il y avait un bateau sur le chantier; il fait demander mon mari par l'aubergiste. Mon mari va bien vite voir ce qu'il voulait de lui. — C'est à vous le bateau que l'on construit? — Oui, monsieur. — Je voudrais bien en être le parrain. — Monsieur, je l'accepte avec plaisir. Mon mari revint à la maison content et me dit : Ce monsieur, qui est si riche, sans doute, donnera quelque chose à son filleul; sachant que nous sommes pauvres, il nous donnera toujours bien une voile. Comme les charpentiers ont usage de faire chasser la première cheville à l'armateur pour avoir la pièce, on fit l'honneur à M. Maxime de la chose; on lui mit le petit maillet garni de rubans en main et la cheville, en la chassant il nous fit déjà voir son indécence.

Le chef de douanes, étant à jauger le bateau, lui demanda quel nom il lui donnerait pour faire le certificat de jauge : il lui dit : *le Lisa Boisgontier*. Je me dis en moi-même, il nous en conte bien long. Il s'en va sans rien dire au charpentier, qui dit : Il ne connaît pas l'usage, il faut lui dire. Un d'entre eux lui dit : — Comment, monsieur, cette cheville ne mérite-t-elle pas qu'on la régale? — Venez, je vais régaler, et il leur fit verser une bouteille de vin. — Ils dirent : Il n'y a pas gras, mais nous verrons au moment du baptême. Il fit, en effet, un grand baptême, tout l'équipage y fut, ainsi que moi comme femme de l'armateur; je n'y restai pas longtemps.

Une fois qu'il eut bien soupé, il commença à chanter des chansons affreuses, le ciel en rougissait. Je revins bien vite chez nous, il y eut des marins qui partirent de table aussi. Il leur conta que le nom qu'il avait donné au bateau était le nom d'une femme qui prenait dix mille francs à la soirée, à force qu'elle était belle. Nous nous regardâmes tous en disant : Voilà un joli nom pour notre bateau, nous qui ne donnons que des noms de saints ou de saintes, nous n'aurons pas de chance pour la pêche pendant que nous trouverons ce nom en mer. Aussitôt appareillés, nous offrons nos vœux à la sainte Vierge que nous voyons au bout de la pointe : oserons-nous lui demander sa bénédiction avec ce nom que nous avons à l'arrière? Si nous n'avions pas été si malheureux, nous aurions fait faire un autre acte, et changer le nom; mais le moment de partir pour la saison du hareng à Dieppe était venu. Au bout de quelques semaines qu'ils étaient partis, la pêche n'allait pas; il y avait quelque cent francs au bateau là, et il nous faut au moins quatre mille francs pour nous retirer de nos dépenses. Ce Maxime fut à Dieppe voir nos marins, il y resta huit jours. Les marins quand ils ne gagnent pas ne récrivent pas leur pêche. Quand Maxime fut de retour, tout le monde fut le voir pour savoir le peu de gain que nos marins avaient. Je m'approche de lui, je lui demande en termes de matelot : — Nos gens, combien ont-ils? — Vos gens? qui donc est-ce vos gens? — Ah! oui, mon bateau. Je dis en me retournant : Oui, son bateau, pas seulement la girouette qui n'est que de dix sous. Il me dit en me retournant : Nos gens ont onze cents francs. Je lui laissai faire son embarras, et je revins chez nous en grognant contre lui; je me disais : Mon bateau, qu'il dit; je voudrais qu'il ne fût jamais venu au pays. Nos bateaux revinrent avec le même gain qu'ils avaient eu la première année du bateau. Nous n'étions pas heureux.

L'année suivante, la barque qui fait la pêche des raies et des turbots étant usée, c'est la pêche qui nous est la plus avantageuse, nous fûmes trouver le charpentier; je lui dis : Qu'allons-nous faire? nous n'avons payé l'autre qu'à moitié, pourrons-nous en avoir un autre? Il nous dit : Nous allons en faire un, car je sais que ç'a t'aidera à payer l'autre. En effet, la pêche fit très-bien : nous avions l'espoir que si la saison de Dieppe se trouvait bonne, nous nous retirerions un peu d'affaire. Notre espérance fut vaine; on ne gagna rien. Au bout de deux mois, nous avons marié notre fille aînée; le carême suivant notre quatrième fils arriva de son service. Etant marié avant de partir, nous l'avons mis en ménage; dix-huit mois après, nous avons marié notre deuxième fille. Si peu qu'on leur donne, ça fait toujours du mal quand on n'est pas riche.

Après trois années de mauvaise pêche, et avoir élevé seize enfants avec la fortune de ses bras, il n'est pas malaisé de ne pas être riche. Mon mari fait la pêche depuis l'âge de dix ans : âgé de cinquante-trois ans, il est en espérant sa demi-solde; comme il n'a pas fait de service, sa demi-solde n'est que de quatre-vingt-seize francs. Nous aurions besoin que le roi ait pitié de nous; qu'il nous donne une paye plus forte, comme ayant eu sept garçons et neuf filles qui ne sont ni religieuses ni prêtres. Tous travaillent au compte du roi. Comme nous avons à présent un pays bien triste pour la pêche, nos côtes sont stériles.

Je, maire de la ville d'Etretat, soussigné, certifie qu'il est à ma connaissance que les faits énoncés au présent manuscrit et qui ont rapport à la vie de Jean Duchemin et de son épouse sont exacts et véritables.

Étretat, le 4 octobre 1844.

GENTIL.

« Monsieur,

» Suivant les renseignements que vous me demandez sur la famille Duchemin, je m'empresse de vous informer que ce brave marin a commandé pour moi un bateau de pêche pendant dix ans, et que la plus grande probité n'a cessé d'exister dans toutes les relations que j'ai entretenues avec lui.

» J'aurai aussi l'honneur de vous assurer qu'après avoir pris connaissance du petit manuscrit, dans lequel la femme Duchemin rapporte toutes les circonstances de sa vie, j'ai reconnu qu'il était de sa main, et véritable dans tout son contenu. J'éprouve le besoin de vous exprimer ma satisfaction en vous voyant porter intérêt à ces braves gens.

» J'ai l'honneur, etc.

» *L'ex-maire d'Etretat*,

» Fauvel. »

FIN DE L'HISTOIRE DE ROSE ET DE JEAN DUCHEMIN.